

# LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

**GNIAFF**

ABONNEMENTS France  
Un an ..... 6 f  
Six mois ..... 3  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur  
Un an ..... 8 »  
Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 2 »

# LE BOYCOTTAGE

## Et le Sabottage

### ACCLAMÉS AU CONGRÈS DE TOULOUSE !



#### Chouette Orientation !

Des copains prétendent qu'il n'y a rien à foutre dans les chambres syndicales.

Ca, c'est affaire d'appréciation !

Y a des gas qui n'aiment pas les bifteacks, — c'est tant pis pour eux.

Mais au moins faut-il que ces antipathies s'appuient sur quelque chose : il faut de bonnes raisons pour expliquer, les uns pourquoi ils n'aiment pas le bifteack, les autres pourquoi ils ont les syndicales dans le nez.

En ce qui concerne les syndicats, le principal argument est de seriner que c'est des pépinières d'ambitieux, que tous ceux qui s'y enquillent n'ont d'autre but que de se faire des rentes aux dépens des prolos et qu'on ne s'y occupe que de mesquineries et de politique.

A une certaine époque, alors que le po-

pulo n'était pas encore fixé sur la crapulerie des politiciens, et s'imaginait que l'Etat pouvait améliorer son sort, il y a un fonds de vrai dans ce raisonnement.

Mais foutre, à force d'avaler des couleuvres, les bons bougres ont fini par en avoir une indigestion.

Aussi, depuis quelques années, une riche évolution se manifeste dans les groupements ouvriers : on y tourne le dos à la politique et on ne prête plus attention qu'aux questions sociales.

Ce qu'il y a de chouette c'est que cette orientation n'est pas due à des manigances personnelles : l'influence de tel ou tel a été zéro en chiffres. Elle s'est produite par la force des choses, — elle a été aussi naturelle que la sortie du poussin hors de sa coquille, — et c'est ça même, cette impersonnalité, qui rend ce mouvement bougrement rupin.

Il ne pouvait d'ailleurs pas en être autrement : puisque les groupements corporatifs évoluaient pour foutre les ambitieux au rancard, ils auraient été bougrement pantouffards en se libérant de l'influence d'individualités pour se fourrer dans un nouveau guépier et suivre d'autres individualités.

Et, ce qui prouve la justesse de ma ruminade c'est que, la première fois que cette orientation galbeuse s'est dessinée carrément, ça a été au Congrès corporatif de Nantes, en 1894.

A ce moment, les anarchos étaient salement bridés ; ils avaient le bec cousu et ne songeaient guère à papotter dans les congrès. Quoique ça, à la grande rage des sociaux autoritaires, le congrès de Nantes fit grise mine à la politique.

Depuis lors, ça n'a fait que croître et embellir !

L'an dernier, au congrès de Londres, la veste remportée par les politiciens était si richement matelassée qu'elle leur tient encore chaud.

Mais foutre, tout ça n'est rien, comparé au turbin mirifique qui s'est fait à Toulouse.

Ici, c'est catégoriquement que la politique a été fichue par dessus bord : les questions de résistance aux exploiters et de transformation sociale, grâce aux biceps du populo, ont été seules en discussion.

De ci de là, la politique a essayé de s'infiltrer, — mais ça a été un four !

Ainsi, quelques délégués voulaient qu'on enfante une « Chambre du travail » qui serait un aquarium à prolos et dont les membres, nommés à raison d'un par département, auraient donné des tuyaux aux bouffegalette du Palais Bourbeux pour la pondaison des lois ouvrières.

Au rancard la Chambre du Travail !

On a aussi essayé de faire patronner par le congrès un ours politique sur les retraites ouvrières d'un certain mossieu Escuyé.

Et le congrès s'est essuyé le fiacre avec le projet Escuyé!

Par contre, on a émis l'opinion que si, — avant que la société bourgeoise soit chambardée, — on arrive à décrocher la journée de huit heures, ce ne sera pas grâce à l'action politique et par l'effet d'une loi, mais grâce à la pression que les bons bougres exerceront directement sur les patrons.

—o—

Outre ces divers points, — et une kyrielle d'autres de même calibre, — c'est surtout par son approbation galbeuse donnée à la tactique du « boycottage » et du « sabotage » que le congrès a affirmé son dégoût de la politiaillerie.

Sur cette question révolutionnaire, l'accord s'est fait entre tous les délégués : le plus finaud n'aurait pas été foutu de reconnaître qui était allemandiste, blanquiste ou autre chose... tous vibraient à l'unisson!

Et ceci me rappelle une histoire de mère-grand qui est bougrement de saison :

Y avait une fois deux campuchards qui, un soir, par un ciel mirifiquement étoilé, s'en allaient à la pêche aux écrevisses. Et, tout en tendant l'oreille pour se garer des pandores et du garde-champignol — vu que pêcher les écrevisses avec des pincettes n'a rien de légal, — ils devisaient en marchant.

Tout par un coup, soupirant kif-kif un phoque, l'un des deux culs-terreux s'exclama :  
— Quelle veine, si j'avais un pré aussi grand que la voûte céleste!

— Et moi, répliqua l'autre, je souhaiterais avoir autant de moutons qu'il y a d'étoiles là-haut.

— Que ferais-tu de tant de moutons ? interrogea le premier paysan.

— Rien de plus simple : je les mènerais paître dans ton pré.

— Comment, tu t'imagines que si j'avais un pré aussi grand que le ciel je t'y laisserais parquer tes moutons ?

— Avec ça que je m'en priverais !

— Je t'en empêcherais, nom de dieu !... Et voilà mes deux couillons qui, oubliant leur pêche aux écrevisses, se relancèrent d'abord avec des yeux en boules de loto ; puis, d'une parole à une autre, ils en vinrent à se prendre aux cheveux et s'administrèrent mutuellement une tatonille faramineuse.

Tout ça, pour un pré et des moutons imaginaires !

Le lendemain, tout penauds, la gueule marbrée, ils regrettaient de s'être fichus en rogne si bêtement et ils regrettaient aussi leur pêche ratée.

Regrets tardifs, mille tonnerres !

—o—

Eh bien, trop souvent jusqu'ici, les bons bougres ont imité ces pétroquins révasseurs ; ils ont laissé les écrevisses dans les ruisseaux et se sont chamaillés pour des riens : les uns voulant empêcher les autres de faire paître les moutons de l'idéal dans un pré tout aussi irréel.

Ce n'est pas ce que nous avons fait de mieux !

Ces chamailleries pour des questions oiseuses usent nos forces et nous font perdre un temps précieux.

Ce n'est pas ce que nous avons fait de mieux !

Ces chamailleries pour des questions oiseuses usent nos forces et nous font perdre un temps précieux.

Ce n'est pourtant pas bien difficile de nous fiche d'accord !

Entre bons bougres qui n'ont pas d'idée de derrière la tête, qui jouent franc jeu et n'ont qu'un dada : aligner la société de façon que tout le monde y ait sa part maximum de bien-être de liberté, on ne devrait pas se manger le nez.

On comprend que des sacrés mufles d'ambitieux tirent des plans pour nous embourber dans ces chinoiseries politiques, — et par ça même nous diviser. C'est leur jeu, puisque leur but est de vivre à nos crochets!

Mais, que nous soyons assez poires pour

nous laisser emberlificotter, voilà qui n'est pas fort !

Et, ce qui l'est moins encore, c'est de nous monter le job nous-mêmes, sans impulsion aucune, et de nous disputailier et nous quereller pour des couillonades sans importance.

Ça nous arrive pourtant !

Eh bien, cette manie bécausse, de nous créer des zizanies sans rime ni raison a été bougrement en baisse au congrès de Toulouse.

C'est surtout quand le « boycottage » et le « sabotage » sont venus sur le tapis que l'entente s'est faite, franchement et carrément.

Et ça prouve que si tous les bons bougres qui ont la citrouille farcie de jugeotte ne se laissent plus influencer par les merles de la politique, tout marcherait comme sur des roulettes.

Au lieu de perdre son temps et ses forces à nous foutre en bisbille, on foncerait tous en chœur contre les capitales et les gouvernants,

Et, nom de dieu, ça ne traînerait pas.

On aurait vivement fait d'écheniller le vieux monde !

## LE CONGRÈS DE TOULOUSE

Je reprends les tuyaux sur le Congrès au point où je les ai laissés la semaine dernière ; mais je vais les fiche les bouchées doubles, vu que la place est restreinte, et me borner à souligner les décisions qui ont un caractère révolutionnaire et anti-politicard.

Autant dire toutes !

Entre autres questions, l'une de celles mises sur le tapis a été la création d'un journal quotidien qui serait l'organe des syndicats. Diverses binaises ont été proposées pour dégouter le pognon nécessaire ; ensuite on a discuté quelle sera l'allure du journal.

Ici, ça a été tout plein galbeux.

On a décidé que le journal en question ne soutiendra aucune candidature, qu'on n'y fera pas de politique et que, y seront seules traitées, les questions économiques et sociales. Ensuite, on a ajouté que les articles ne seront pas signés, de sorte que les fricoteurs qui veulent se faire mousser ne pourront pas se servir du canard pour chauffer leur popularité. Pour finir, les élus sont exclus de la rédaction : on n'acceptera pas leur prose, car leur seule présence amènerait la discorde, — et on n'en veut plus !

La question de la grève générale a aussi été agitée ; tous en pincet et la considèrent comme le prélude du grand chambardement.

A propos de la grève générale, une idée originale a été émise : quand un bon lieu fiche le camp au régiment, les copains de travail l'oublient le plus souvent ; de sorte que, toutes relations étant brisées, le nouveau troubade se phie plus facilement à toutes les chieries de la caserne, oublie qu'il est un prolo et hésitera moins, si on le commande, à canarder le populo en rebiffe. Donc, pour éviter l'isolement désastreux du bleu, il est conseillé que, dans les groupements, syndicats ou autres, des collectes soient faites au profit des camarades à la caserne, afin de les tenir en haleine.

De la sorte, le troubadour qui recevra une babillarde de ses anciens copains, — poulet garni d'un mince mandat, — ne se sentira plus aussi seul et, pour un peu que la babillarde soit agréementée de bons conseils, il ne se trouvera pas — le cas échéant — dans l'état d'abrutissement nécessaire pour lui faire massacrer le populo.

—o—

Si la grève générale est toujours gobée des prolos, on n'en peut dire autant des grèves partielles : les rouspéteurs ont tellement été échaudés qu'ils n'en pincet plus guère.

Et justement, le boycottage et le sabotage tombent à pic pour les remplacer, avec bougrement de profit pour le populo.

Un autre truc qui, non plus, n'a guère emballé le congrès, c'est la question de la journée de huit heures et de la fixation d'un minimum de salaires.

Il est expliqué qu'une telle réforme, en supposant qu'elle se réalise, ne viendra jamais de l'Etat : les gouvernants ont tellement posé de lapins au populo qu'ils ont épuisé la dose de crédulité dont il était farci, — ce n'est pas trop tôt, bon dieu !

Qu'on en finisse donc catégoriquement avec la Politique !

Certes, il semble bien qu'on en est là : à preuve, l'enterrement du projet de *Chambre du Travail* que quelques enragés de politiaillerie nous fichent dans les pattes.

Ces bougres-là voudraient que, vis-à-vis l'Aquarium où les bouffe-galette fabriquent les lois, on fonde une concurrence : ce serait un parlement avorton !

Les députés de cette turne n'auraient que le droit de bafouiller et non celui d'accoucher de lois ; ils se borneraient à pistonner les grands députés. La bécasse que feraient ces moineaux peut se comparer au bruissement peu harmonieux d'une mouche dans une bouteille.

En résumé, comme dans cet Aquarium ouvrier, il y aurait autant de députés que de départements, ça nous ferait près d'une centaine de feignasses à ajouter à la collection vermineuse des budgétivores.

Or, mille dieux, on en a déjà trop sur le râble !

C'est pourquoi le Congrès ne veut rien savoir pour créer cette sacrée *Chambre du Travail*.

—o—

Il a été aussi un tantinet question du travail dans les prisons et dans les casernes.

— Qui sont des prisons aussi ! s'est exclamé un délégué.

A ce propos, des bons fioux en ont raconté de vertes et de pas mûres sur le fipçottage des grosses légumes qui ont, sous leur coupe, truffards ou prisonniers : on cite un directeur de prison qui s'est fait faire, au grand œil, par les prisonniers, de chouettes meubles de chambre à coucher ; on cite encore les corvées que les galonnards imposent à leurs ordonnances : y en a qui s'en vont faire le marché, d'autres torchent les gosses, récupèrent les culs de casseroles, etc.

—o—

La grosse question du Congrès a été la discussion sur le boycottage.

Et foatre, qu'est-ce que je parle de discussion !

Y en a pas eu ! Le rapport de la commission du boycottage où nous étions six copains, un blanquo et un indépendant, — au total huit, — a été acclamé unanimement.

Quand lecture en a été donnée, quelques délégués ont pris la parole, — uniquement pour appuyer sur la chanterelle.

Ce rapport, le voici nature :

### RAPPORT

#### DE LA COMMISSION DU BOYCOTTAGE

Camarades,

Le boycottage n'est autre chose que la systématisation de ce que nous appelons en France la *mise à l'index*.

Si le mot boycottage tend à s'introduire chez nous c'est qu'il apporte avec lui une idée plus révolutionnaire que celle attribuée jusqu'ici au mot *mise à l'index*.

Le boycottage, en effet, est d'origine et d'essence révolutionnaire. Ses origines sont connues : En Irlande, le régisseur des énormes domaines de lord Erne, dans le comté de Mayo, le capitaine Boycott, s'était tellement rendu antipathique par des mesures de rigueur envers les paysans que ceux-ci le mirent à l'index : lors de la moisson de 1879, Boycott ne put trouver un seul ouvrier pour enlever et rentrer ses récoltes ; partout, en outre, on lui refusa les moindres services, tous s'éloignèrent de lui comme d'un pestiféré.

Le gouvernement, ému, intervint, envoya des ouvriers protégés par la troupe, mais il était trop tard : les récoltes avaient pourri sur pied.



leur virilité et de prouver à l'oppresseur qu'ils sont des hommes.

D'ailleurs, le sabotage n'est pas aussi nouveau qu'il le paraît : depuis toujours, les travailleurs l'ont pratiqué individuellement quoique sans méthode. D'instinct, ils ont toujours ralenti leur production quand le patron a augmenté ses exigences; sans s'en rendre clairement compte, ils ont appliqué la formule : *à mauvaise paye, mauvais travail.*

Et l'on peut dire que dans certaines industries où le travail aux pièces s'est substitué au travail à la journée, une des causes de cette substitution a été le sabotage qui consistait alors à fournir par jour la moindre quantité de travail possible.

Si cette tactique a donné déjà des résultats, pratiquée sans esprit de suite, que ne donnera-t-elle pas le jour où elle deviendra une menace continuelle pour les capitalistes ?

Et ne croyez pas, camarades, qu'en remplaçant le travail à la journée par le travail aux pièces les patrons se soient mis à l'abri du sabotage : cette tactique n'est pas circonscrite au travail à la journée.

Le sabotage peut et doit être pratiqué pour le travail aux pièces. Mais ici, la ligne de conduite diffère : restreindre la production serait pour le travailleur restreindre son salaire; il lui faut donc appliquer le sabotage à la qualité, au lieu de l'appliquer à la quantité. Et alors, non seulement le travailleur ne donnera pas à l'acheteur de sa force de travail, plus que pour son argent; mais encore, il l'atteindra dans sa clientèle qui lui permet indéfiniment, le renouvellement du capital, fondement de l'exploitation de la classe ouvrière. Par ce moyen, l'exploiteur se trouvera forcé, soit de capitaliser en accordant les revendications formulées, soit de remettre l'outillage aux mains des seuls producteurs.

Deux cas se présentent couramment : le cas où le travail aux pièces se fait chez soi, avec un matériel appartenant à l'ouvrier, et celui où le travail est centralisé dans l'usine patronale dont celui-ci est le propriétaire.

Dans ce second cas, au sabotage sur la marchandise vient s'ajouter le sabotage sur l'outillage.

Et ici, nous n'avons qu'à vous rappeler l'émotion produite dans le monde bourgeois, il y a deux ans, quand on sut que les employés de chemin de fer pouvaient, avec deux sous d'un certain ingrédient, mettre une locomotive dans l'impossibilité de fonctionner.

Cette émotion nous est un avertissement de ce que pourraient les travailleurs conscients et organisés.

Avec le boycottage et son complément indispensable, le sabotage, nous avons une arme de résistance efficace qui, en attendant le jour où les travailleurs seront assez puissants pour s'émanciper intégralement, nous permettra de tenir tête à l'exploitation dont nous sommes victimes.

Il faut que les capitalistes le sachent : le travailleur ne respectera la machine que le jour où elle sera devenue pour lui une amie qui abrège le travail, au lieu d'être, comme aujourd'hui, l'ennemie, la voleuse de pain, la tueuse de travailleurs.

## RÉSOLUTIONS

### Affirmation théorique

*Nous vous proposons donc de prendre en considération la proposition suivante :*

*Chaque fois que s'élèvera un conflit entre patrons et ouvriers, soit que le conflit soit dû aux exigences patronales, soit qu'il soit dû à l'initiative ouvrière, et au cas où la grève semblerait ne pouvoir donner des résultats aux travailleurs visés ; que ceux-ci appliquent le boycottage ou le sabotage — ou les deux simultanément, — en s'inspirant des données que nous venons d'exposer.*

### Proposition de mise en pratique

*Déjà, nous pouvons sortir du domaine théorique et entrer immédiatement dans la pratique :*

*La commission vous propose que, pour aider à l'écoulement des produits de la Verrerie Ouvrière, les travailleurs conscients appliquent un boycottage rigoureux à tous les débitants, liquoristes, etc., qui, tout en étant plus spécialement nos fournisseurs refuseront de débiter leurs liquides dans des bouteilles de provenance de la Verrerie Ouvrière.*

*En agissant ainsi, nous aiderons à vulgariser le boycottage et, surtout, nous ferons œuvre de solidarité.*

### La Commission du Boycottage

Comme je l'ai dit plus haut, c'est par un tonnerre d'applaudissements que la lecture de ce rapport a été accueillie.

Trois ou quatre bons bougres ajoutent leur grain de sel, — pour renchérir.

Personne ne trouve le truc mauvais; aussi est-il décidé qu'une large propagande sera faite pour vulgariser le fourbi du boycottage et du sabotage, afin que, désormais, les patrons sachent que les prolos ne se laisseront pas réduire sans rouspétance.

Et fichtre, on ne fera jamais trop d'agitation autour de cette binaire. En effet, il faut que l'exploiteur se sache constamment menacé : la peur sera pour lui le commencement de la sagesse.

Par le seul fait qu'il aura le trac que ses prolos tirent à cul, panent le boulot, empêchent le fonctionnement des machines, il fera moins le faraud.

Dam, il y a là de quoi calmer l'arrogance du capitalo le plus épateur.

Que peut-il foutre ?

Fichera-t-il ses ouvriers à la porte ?

La belle foutaise ! En admettant qu'il fasse maison nette, qu'il change tout son personnel, ce n'est pas ça qui empêchera le sabotage de se pratiquer en grande largeur.

Donc, on peut dire que c'est autant la peur du sabotage, que le sabotage lui-même qui, un de ces quatre matins, rendra les patrons moins charognards.

Et, nom de dieu, ce n'est pas parce que les prolos auront arraché à leurs galeux quelques maigriotes améliorations qu'ils seront satisfaits.

Au contraire ! Comme l'appétit vient en mangeant, les gas finiront par être tellement exigeants que le capitalo ne trouvera plus ni charme ni profits à l'exploitation humaine. Et alors, s'il a le nez creux, il fera cadeau de son usine à ses prolos qui ne seront pas embarrassés pour la faire fonctionner au bénéfice de tous.

S'il s'entête à continuer l'exploitation, il se verra acculé à la faillite, — faillite individuelle qui pourrait bien n'être qu'un avant-goût de la grande faillite sociale.

D'ici-là, il faut saboter et boycotter en grande largeur !

Et, pour mettre tous les bons bougres au courant de la binaire, j'annonce qu'une brochure sur le sabotage est en préparation : les bons bougres qui auraient des tuyaux à faire connaître sur la question, — surtout des moyens de saboter appropriés à chaque industrie, — sont invités à les faire connaître (1), ils seront utilisés.

—o—

Le congrès s'est bouclé sur une sacrée gnole-rie : un radical qui cherche à se faire de la réclame électorale pour la grande danse des tinettes de 1898 a accouché d'un projet de retraites pour les prolos.

Accouché..., n'est ici qu'une façon de parler, le mot n'est fichtre pas exact.

En effet, le birbe en question, un nommé Escuyé, s'est contenté de démarquer le turbin d'un prolo employé chez lui, Manoury. Comme celui-ci manquait de galette pour fiche son projet en circulation il s'en est ouvert à son singe qui a marché — à la condition que le projet passe pour être de lui.

Comme procédé, c'est tout à fait capitaliste : c'est, pris sur le vif, l'accapement du travail sous une forme tout plein cynique.

Et c'est cette pantoufle, doublée d'une grelinerie, qu'on voulait servir au congrès.

Ah foutre, y a eu rien de fait !

Un délégué, Majot, a carrément mis les pieds dans le plat : il a expliqué que c'est une fumisterie électorale, une invention de bourgeois, qu'il ne faut pas que le congrès coupe dans de pareils bateaux, et qu'en dehors de la prise de possession révolutionnaire de tout le bataclan social, y a pour le populo que des déceptions à attendre.

(1) Adresser les tuyaux à E. Pouget, 15, rue Lavoisier, Montmartre-Paris.

Plusieurs autres délégués ont rouspété à leur tour, gueulant que le congrès s'était jusqu'ici garé de la politique et que ce serait un sale coup s'il y trébuchait le dernier jour.

Y a rien eu de fait !

Les marioles qui avaient espéré se servir de l'approbation d'un congrès ouvrier pour faire mousser la trouducuterie d'une caisse de retraites en ont été pour leurs frais.

Le projet Escuyé a été repoussé avec perte et fracas.

—o—

Ainsi s'est bouclé le Congrès de Toulouse : sur une affirmation catégorique de son dédain pour la Politicallerie.

C'est bon signe !

Cela prouve que, plus on va, plus les idées galbeuses font leur chemin et que, désormais, les bons bougres qui en pincent pour la Sociale sont de moins en moins décidés à se laisser mener par le bout du nez.

Emile POUGET.

## A la Verrerie ouvrière

Albi n'étant pas bien loin de Toulouse, le Congrès ne pouvait se boucler sans une balade à la Verrerie Ouvrière.

On s'y est amenés tous en chœur et, au débarquement, à Albi, une kyrielle de verriers nous attendaient à la gare.

D'une visite superficielle, à la galope, y a pas guère d'enseignement à tirer. Pourtant, ce que je constate c'est que le bâtiment de l'administration, qu'on a baptisé « le château » n'est pas aussi mirobolant qu'il a été dit.

L'entente règne-t-elle maintenant ?

Il y semble ! Reste toujours la cicatrice : les quatre renvoyés..., deux sont partis d'Albi, deux sont restés...

Il y a eu des torts mutuels, — sûrement... Mais, laissons le passé : l'heure n'est plus aux récriminations !

Les événements sont ce qu'ils sont : une fois dévidés, bien ou mal, au lieu de nous confiner à jérémier sur le passé irréparable, mieux vaut regarder l'avenir, — et ne conserver du passé que l'expérience.

—o—

Nous visitons la Verrerie qui est en plein fonctionnement : les deux fours qui sont seuls construits sont en plein fonctionnement.

D'ici peu on va s'atteler à la construction d'un troisième et peut-être d'un quatrième four.

Alors, ça ronflera !...

Mais, bon dieu, quelle chaleur infernale. Par la gueule des fours s'échappe une haleine brûlante : à l'intérieur où mijote le verre en fusion, y a quelque chose comme 1800 degrés de chaleur.

Les pauvres bougres de verriers turbinent dans cette atmosphère, sans autres frusques qu'un grimpat de couil et une légère veste ou un gilet de flanelle : s'ils ne sont pas complètement à poil c'est pour que la grande chaleur ne leur grille pas la peau. Ils sont ruisselants de sueur !

Quand on reluque ces gas-là on se prend à plaindre les têtes de l'art qui se prétendent artistes et qui passent leur sacré nom de dieu d'existence à sculpter des madones, des Vénus et autres couillonades idiotes.

Bougres de tourtes ! Vous n'avez donc pas de quinquets ? Au lieu de vous pétrifier dans l'admiration de ce qu'ont fait les anciens, ouvrez vos lucarnes toutes grandes et reluquez autour de vous : y a des tas de machines rudement chouettes à faire,

Constantin Meunier vous a montré le chemin : il a dévalé dans les ruines, s'est roté dans les verreries et les hauts-fourneaux.

Aussi a-t-il fait des choses bougrement belles !

Je reluque un souffleur que le turbin a déformé : il est douloureux et beau à voir, — tout ensemble.

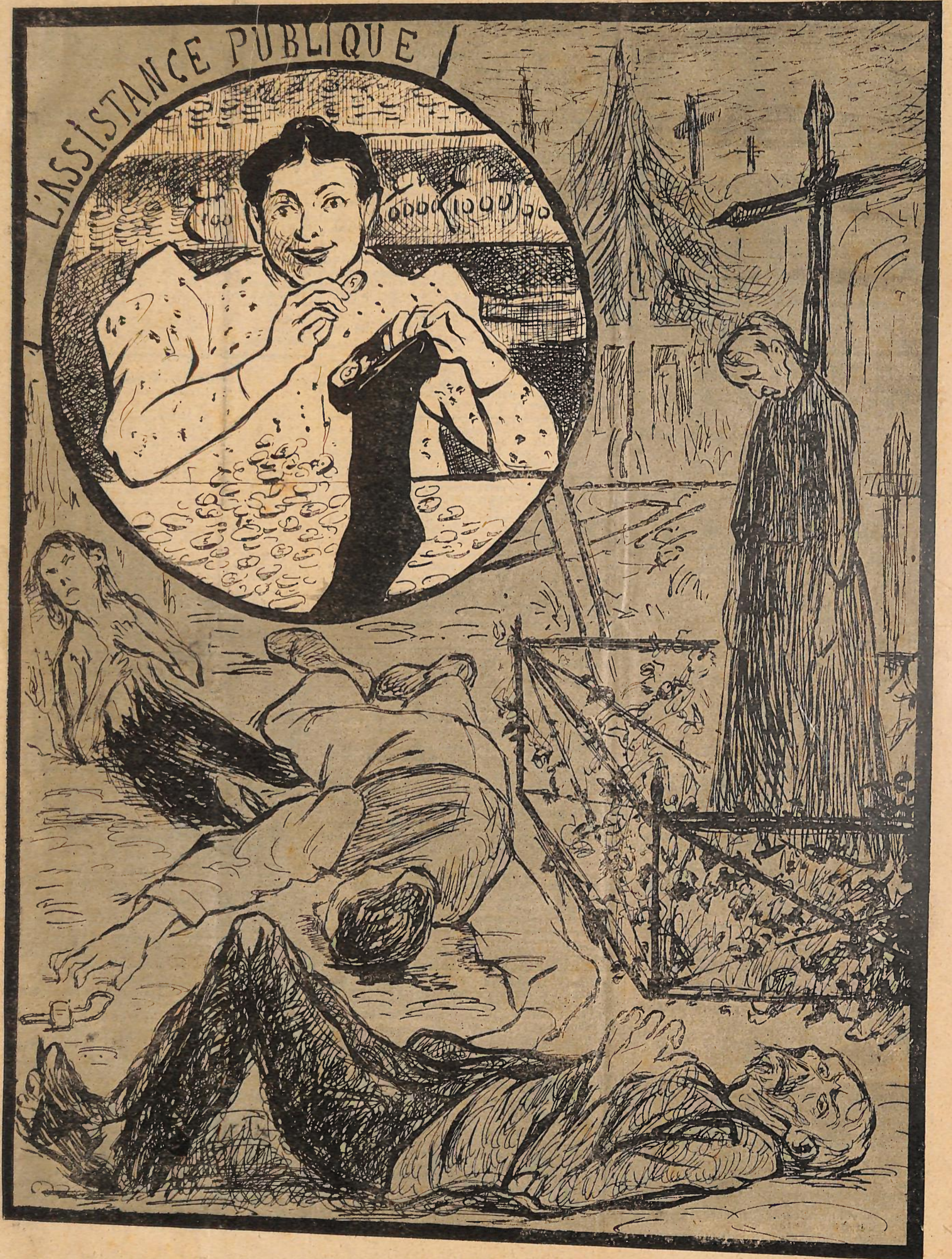
Tout parcheminé, sec comme un coup de trique, il souffle à pleins poumons pour gonfler la bouteille encastrée dans le moule et ses joues s'enfent, énormes, grosses comme les deux poings. Au repos, les muscles détendus sillonnent son visage de rides énormes.

Quand donc ce maudit métier de souffleur sera-t-il éliminé ? Quand donc la machine remplacera-t-elle l'homme ?









L'Assistance et ses assistés.